

1862.

fit distribuer des rations de vivres aux troupes mexicaines auxiliaires; il donna aussi au général Marquez 4,000 fusils trouvés à la douane de Vera-Cruz et les deux canons enlevés aux Cumbres.

Difficultés  
pour les  
approvisionne-  
ments de vivres.

Cependant l'armée française s'occupait d'établir ses quartiers à Orizaba, afin d'y passer la saison pluvieuse et d'attendre la reprise des hostilités. Les troupes furent logées dans de bons casernements. Deux grands hôpitaux furent organisés, l'un à San José contenant 700 lits, l'autre dans le couvent de la Concordia pour 225 malades. Un dépôt de convalescents pour 100 hommes fut établi dans une grande hacienda voisine de la ville. On construisit des fours en maçonnerie; les fours de campagne fonctionnaient du reste dans des conditions satisfaisantes; les magasins de l'administration s'installèrent dans des locaux au centre de la ville; des travaux de défense furent exécutés par le génie.

Des détachements furent envoyés dans les grandes haciendas des environs, à Tecamalucan, à l'Encinal, dans le but de protéger l'enlèvement de la paille et de l'orge qui s'y trouvaient en quantités considérables. Ces opérations donnèrent lieu à plusieurs engagements de peu d'importance avec les reconnaissances que l'ennemi, posté à Acultzingo, ne cessait d'envoyer dans la direction d'Orizaba (1). Elles favorisèrent le passage de quelques approvisionnements de farines et de grains que l'on faisait venir du plateau d'Anahuac, en trompant la vigilance des Mexicains. Mais les ressources que l'on se procurait ainsi étaient fort insuffisantes; on prévoyait qu'elles allaient bientôt manquer, et qu'il faudrait demander à Vera-

(1) Le général de Lorencez au ministre, 11 juin 1862.

1862.

Cruz tous les vivres nécessaires à la subsistance de l'armée.

Le général en chef en fit prévenir le commandant supérieur de cette place et lui donna l'ordre de préparer les approvisionnements. On se heurtait là encore à de nombreuses difficultés. L'ensemble de la situation était fort peu satisfaisant; les officiers de troupe, qui remplissaient les fonctions de sous-intendant et dirigeaient l'administration de la guerre à Vera-Cruz, n'ayant pas le droit d'ordonnancer, ne pouvaient souvent faire des paiements urgents; ils avaient succombé tour à tour aux atteintes du vomito, et ce changement continuel dans la direction administrative contribuait à compromettre le crédit mal assuré de l'armée française. M. le capitaine de vaisseau Roze, commandant supérieur, avait dû venir à son secours à l'aide des fonds de prévoyance de la marine, afin de satisfaire aux dépenses les plus indispensables.

Le général de Lorencez avait laissé à la disposition du commandant Roze, entre les mains duquel étaient réunis le commandement de l'escadre et celui de la ville, une compagnie du 99<sup>e</sup> et la compagnie de matelots créoles. Il était arrivé, quelque temps après, un détachement d'une centaine de soldats d'infanterie de marine, vingt-huit artilleurs et vingt gendarmes; c'est avec ces éléments si disparates, dont l'effectif s'élevait à cinq cents hommes environ et sur lesquels la fièvre jaune sévissait avec une violence extrême, qu'était constituée la garnison de Vera-Cruz. Cet effectif très-insuffisant permettait à peine de surveiller le mur d'enceinte, dont l'escalade était possible sur beaucoup de points. Un détachement mexicain auxiliaire, commandé par le général Galvez, campait à la Tejeria pour protéger

la tête du chemin de fer ; à l'exception de cette petite troupe, le commandant Roze n'avait pas un seul cavalier, et il lui était impossible de s'éclairer à un kilomètre de la ville ; aussi était-il complètement bloqué, et les guérilleros du général La Llave venaient-ils impunément tirer sur les sentinelles.

A la fin du mois d'avril, le général de Lorencez autorisa un ingénieur suisse, M. de Stœcklin, homme actif et énergique, à recruter une troupe de partisans à cheval, ou *contre-guérilla*, soit parmi les gens du pays, soit parmi les aventuriers étrangers en assez grand nombre à Vera-Cruz. Cette troupe rendit d'utiles services en surveillant les environs de la place ; elle ne craignit pas d'aborder l'ennemi même supérieur en nombre, et le succès couronna plusieurs fois son audace ; mais elle était d'un effectif trop faible pour amener de sérieux résultats et pourvoir suffisamment à la sécurité des communications. Le commandant supérieur n'avait aucun moyen d'échanger des dépêches avec le général en chef. Parfois un Indien, auquel on donnait 200 ou 300 piastres, consentait à porter à Orizaba un billet chiffré qu'il espérait dérober aux investigations des guérilleros ; mais les exemples de justice sommaire, dont faisaient foi les cadavres pendus aux arbres de la route, prouvaient que souvent ces malheureux tombaient entre les mains d'ennemis impitoyables <sup>(1)</sup>.

La population de Vera-Cruz, presque exclusivement composée de commerçants que la guerre ruinait, devenait de plus en plus hostile ; Juarez y comptait de nombreux partisans, et les résidents français étaient loin d'être les mieux disposés ; depuis le départ du général de Lorencez

(1) Le commandant Roze au ministre de la marine, 26 juillet.

pour Puebla, on était sans nouvelles du corps expéditionnaire ; les bruits les plus sinistres, colportés avec malveillance, étaient répandus parmi la garnison et l'escadre. Un seul courrier qui avait réussi à traverser les lignes du général La Llave, avait donné quelques renseignements fort incomplets sur ce qui s'était passé devant Puebla. Mais le commandant Roze sut dominer la situation ; animé lui-même des sentiments les plus énergiques, il inspira aux marins et aux soldats sous ses ordres la résignation et le dévouement qu'exigeaient les circonstances ; non-seulement il fit face à toutes les difficultés, mais encore il se préoccupa des moyens de venir en aide à l'armée ; il prépara des vivres et réunit un convoi de deux cents voitures prêtes à être expédiées lorsque les communications seraient rétablies.

Le 16 mai, le général Douay, désigné pour exercer le commandement en second du corps expéditionnaire, était arrivé de France, amenant avec lui 300 hommes environ de divers corps ; ce fut un précieux renfort pour la malheureuse garnison, épuisée et décimée par les fièvres <sup>(1)</sup>.

A la fin du mois, l'escadron de chasseurs d'Afrique apporta le courrier pour France et les demandes pressantes que le général de Lorencez adressait au commandant Roze pour qu'on lui envoyât des vivres, des munitions et des effets ; l'occupation du Chiquihuite ayant rendu les communications un peu moins dangereuses, le général Douay partit avec quatre-vingts chasseurs à pied, soixante-dix

(1) Deux officiers du 99<sup>e</sup> de ligne, un officier du 2<sup>e</sup> zouaves, trois officiers d'administration, un lieutenant de vaisseau, le médecin en chef de l'armée, deux aides-majors, deux médecins de la flotte, le commissaire d'escadre, en tout quatorze officiers, 180 marins et soldats avaient succombé au vomito.

1862.

soldats du train et un convoi de quarante-sept voitures ; il arriva le 10 juin à Orizaba <sup>(1)</sup>. Quelques jours après, le détachement mexicain du général Galvez amena une deuxième fraction du convoi composée de trente-trois voitures.

Malheureusement, le 10 juin, un groupe de vingt chariots, dont quinze portaient des munitions, et qui marchaient sous l'escorte de vingt-sept cavaliers de la garde urbaine de Vera-Cruz, fut attaqué à l'Arroyo-Seco et entièrement détruit ; un officier du train, deux officiers d'administration, sept cavaliers du train, deux cantiniers et deux cantinières suivaient ce convoi. L'officier du train et son ordonnance purent s'échapper dans les bois ; tous les autres furent massacrés, même les femmes, sur le corps desquelles les guérilleros se portèrent aux actes de la plus sauvage barbarie.

Ce triste épisode inspira de nouvelles inquiétudes aux chefs de l'armée, tant sur la possibilité des ravitaillements que sur la sécurité même de Vera-Cruz <sup>(2)</sup>. Le commandant Roze appela à terre 200 hommes des équipages de la flotte ; de son côté le général de Lorencez fit immédiatement partir d'Orizaba le général Marquez avec 1000 fantassins, 5 à 600 chevaux et cinq obusiers de montagne, et lui confia le soin de protéger les communications, particulièrement entre la Soledad et la Tejeria. Il fut décidé que le général Galvez formerait désormais la garnison permanente de ce dernier poste et que le colonel mexicain Facio, nommé commandant militaire de Vera-Cruz par le général Almonte, y fixerait sa résidence. Le général Marquez emmena

(1) Il eut la douleur de perdre successivement son officier d'ordonnance et son aide de camp, enlevés l'un et l'autre par le vomito.

(2) Le commandant Roze au ministre de la marine, 16 juin.

1862.

avec lui le courrier et un convoi de quatre-vingts voitures vides, destinées à rapporter des vivres.

Si, au point de vue militaire, la situation du corps expéditionnaire n'était pas alarmante, en ce sens que 6,000 Français pouvaient se considérer comme parfaitement sûrs de se maintenir contre les efforts de l'armée mexicaine, les embarras administratifs allaient chaque jour en s'augmentant. A cette cause constante de préoccupations, étaient venus s'ajouter, pour le général de Lorencez, les inconvénients graves résultant de sa rupture avec le ministre de France et le général Almonte. L'armée partageait les ressentiments de son général en chef, et s'en prenait aussi à eux de l'échec subi devant Puebla ; elle l'attribuait, en grande partie, aux illusions qu'avaient fait naître leurs promesses emphatiques d'un soulèvement des populations en faveur de l'intervention française. En effet, ces promesses ne s'étaient pas réalisées ; quelques-uns des chefs réactionnaires avaient renoncé à se mêler à la guerre étrangère ; d'autres s'étaient complètement ralliés au gouvernement de Juarez. A Guadalajara, la troisième ville du Mexique, le clergé lui-même s'était déclaré contre le plan politique du général Almonte <sup>(1)</sup>. Tout l'appui que l'intervention pouvait espérer trouver dans le pays se réduisait donc au concours éventuel de quelques bandes disséminées sous les ordres de Lozada, de Mejia et d'autres hommes de moindre importance, et à la coopération du général Marquez, qui jouissait, il est vrai, d'un certain renom d'habileté militaire, mais qui appartenait au parti réactionnaire extrême et était accusé avec raison d'excès sanguinaires.

Le cabinet de Mexico était au courant des difficultés

Situation  
politique.

(1) Acte en date du 13 mai.

1862.

en présence desquelles se trouvait le général Lorencez; de plus, la mésintelligence survenue entre les chefs de l'armée et les directeurs politiques de l'expédition ne lui avait pas échappé: aussi pensa-t-il pouvoir en tirer parti.

Le général Ortega, gouverneur de Zacatecas, et l'un des personnages les plus marquants du parti de la réforme, venait d'amener à l'armée du général Zaragoza une belle division de 6,000 hommes, formée des contingents de sa province et réputée la meilleure troupe du Mexique. Il écrivit à M. de Saligny, et une copie de sa dépêche fut glissée, non cachetée, dans un paquet adressé sous le couvert du général de Lorencez à plusieurs officiers mexicains prisonniers à Orizaba (1):

« Je viens d'arriver de l'intérieur pour prendre part à la guerre que mon pays se trouve malheureusement avoir à soutenir.

« Avant que recommencent les opérations militaires, que, pour les intérêts du Mexique, il est utile, vous en conviendrez, de presser le plus possible, je me suis décidé à vous écrire.

« . . . . . Tous les Etats mettant leurs troupes à la disposition du gouvernement de l'Union, on ne peut méconnaître que la nation entière est résolue à soutenir les principes républicains. Combien ne serait-il pas plus honorable pour la France et pour vous, dont la conduite va être examinée sous peu par le tribunal de l'opinion, d'abandonner l'idée d'établir une monarchie au Mexique, de rejeter comme irréalisable le plan impopulaire de Cordova et de terminer d'une manière honorable pour la France et pour le Mexique, par les voies diplomatiques, la guerre à laquelle les deux nations ont été malheureusement entraînées!

« Vous et le gouvernement que vous représentez, Monsieur le comte, avez été trompés sur les hommes et sur la situation, et la

(1) Le général de Lorencez au ministre, 16 juin. Le texte espagnol de cette lettre n'est pas aux archives du dépôt de la guerre; il ne s'y trouve qu'une assez mauvaise traduction française.

1862.

reconnaissance de cette erreur de votre part sera, en sauvant le beau nom de votre nation, un acte qui vous honorera comme diplomate et sauvera votre responsabilité vis-à-vis du gouvernement français. Vous conviendrez avec moi que notre position militaire est actuellement supérieure à la vôtre; mais l'intérêt du Mexique n'est pas de soutenir une lutte contre la France, à laquelle il est attaché par mille et mille sympathies; il désire, au contraire, d'un côté satisfaire à toute réclamation juste qui lui sera adressée sans menace, sur le terrain de la raison, et non sur celui de la force, de l'autre conserver sa dignité et son décorum.....

« Je ne vous écris ni par ordre de mon gouvernement ni par celui du général en chef; cependant si vous acceptez mes avis et bien que notre armée soit aux portes d'Orizaba, j'userai de mon influence pour la conclusion d'un armistice pendant lequel on pourrait traiter d'un arrangement définitif. »

Le général de Lorencez pensa, avec raison, que l'honneur militaire lui défendait d'écouter ces insinuations; aussi, malgré tous les périls de sa situation, l'incertitude de l'avenir, la difficulté de recevoir de prompts secours, il voulut remplir strictement son devoir de général en chef et refusa d'entamer avec l'ennemi quelque négociation que ce fût.

Peu de temps après, le général Zaragoza, qui se croyait en mesure de prendre l'offensive, porta son quartier général à Tecamalucan, et le même jour (12 juin) il envoya au général de Lorencez un parlementaire avec la lettre suivante:

« J'ai des données suffisantes pour croire que vous, Monsieur, et les officiers sous vos ordres, avez envoyé à l'Empereur une protestation contre la conduite du ministre Saligny, pour vous avoir entraîné par des fourberies à une expédition contre un peuple qui était le meilleur ami de la nation française.

« Cette circonstance, la connaissance que j'ai de la position critique où se trouve l'armée française, et mon désir enfin de lui procurer une retraite honorable, m'ont décidé à vous proposer une capitulation dont la base principale serait l'évacuation du territoire de la république dans un temps donné.

« Je crois que mon gouvernement ne désapprouve pas ce dernier appel à la paix, car je puis sans outre-passer mes pouvoirs

Siège d'Orizaba  
par l'armée  
mexicaine.

éviter l'effusion du sang de deux peuples que l'erreur et l'intrigue ont pu seules faire apparaître comme ennemis. Telle a été, d'ailleurs, la croyance du gouvernement constitutionnel dès le commencement de l'invasion.

« Si vous repoussez cette offre faite à ceux des Français qui sont venus de bonne foi, j'aurai rempli, quant à ce qui regarde l'humanité, mon dernier devoir, et je me mettrai en mesure d'exécuter les ordres que j'ai reçus ; toute la responsabilité de ce qui pourra survenir retombera entièrement sur ceux qui se sont obstinés à poursuivre l'exécution d'une entreprise que la raison et la justice condamnent ».

Le général de Lorencez, qui avait besoin de gagner du temps pour rappeler à lui le 99<sup>e</sup> de ligne laissé à Ingenio, se borna à faire une réponse ainsi conçue <sup>(1)</sup> :

« Le général commandant en chef les troupes françaises au Mexique n'étant pas revêtu de pouvoirs politiques par son gouvernement, qui les a tous conférés à M. de Saligny, il lui est impossible d'entrer dans la voie des négociations qui lui est proposée par M. le général Zaragoza. Le ministre de France a seul qualité pour recevoir des ouvertures de cette nature. »

L'ordre fut immédiatement envoyé au colonel L'Hériller de se replier sans retard sur Orizaba, dont la garnison se trouvait fort réduite par suite du départ des troupes de Marquez. Soixante sapeurs du génie, alors en route sur le Chiquireute, furent également rappelés en toute hâte. Dans la nuit du 12 au 13 juin, l'évacuation d'Ingenio fut terminée avec le plus grand ordre ; tout le matériel fut transporté à Orizaba ; on emporta jusqu'aux fourrages. A cette époque, les travaux de défense, qu'avait fait commencer le général de Lorencez, n'étaient pas encore achevés. Cependant des barricades avaient été construites dans les rues et

(1) Le général de Lorencez au ministre, 16 juin, 24 juin.

formaient, au centre de la ville, un bon réduit où étaient renfermés les hôpitaux et les magasins.

En venant de Puebla, on ne peut aborder Orizaba que par un étroit défilé resserré entre le Cerro Borrego au nord et le Cerro San Cristobal au sud. Deux cours d'eau, le Rio Blanco et le Rio de la Angostura (dérivation du précédent), coulent au fond de cette vallée. Le pont sur lequel la route traverse le rio de la Angostura, est situé au pied même du Cerro Borrego, près de la Garita (maison d'octroi), qui indique l'entrée de la ville. Le général de Lorencez prescrivit d'élever rapidement des épaulements sur ce point et d'y placer une section de chacune des trois batteries d'artillerie, afin d'enfiler la route par laquelle l'ennemi allait nécessairement se présenter. Quatre compagnies du 99<sup>e</sup> furent affectées à la garde de ce poste. Une cinquième fut chargée de la défense de la ville vers le nord ; la division du général Ortega, qui avait commencé un mouvement tournant, devait, disait-on, venir attaquer de ce côté. La cavalerie mexicaine auxiliaire, sous le commandement du général Taboada, eut l'ordre de servir de grand'gardes au colonel L'Hériller et de surveiller la plaine. Le reste de la garnison fut réparti à la garde des barricades.

Le général de Lorencez ne jugea pas nécessaire de faire occuper le sommet du Cerro Borrego, élevé à 350 mètres environ au-dessus de la ville et dont les pentes abruptes paraissaient tout à fait inaccessibles pour l'ennemi.

Ces dispositions arrêtées, toute la journée du 13 juin fut employée aux préparatifs de défense. Aucune tentative de l'ennemi n'eut lieu ; cependant le général Ortega, ayant fait ouvrir des chemins à travers les bois, avait réussi à effectuer son mouvement tournant ; avec trois obusiers et la majeure partie de sa division, il défila à peu de distance des